

L'ARCHE *Editeur*

Fabrice MELQUIOT

Soeurs

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Sœurs

Théâtre

Fabrice Melquiot

Le poème encourage en moi quelqu'un qui ne sait pas parler.

Jean-Pierre Lemaire

Ô prophète !
Dis à tes épouses, à tes filles
Et aux femmes des croyants
De se couvrir de leurs voiles :
C'est pour elles le meilleur moyen de se faire connaître
Et de ne pas être offensées.
Dieu est celui qui pardonne,
Il est miséricordieux.

Coran, XXXIII, 59

Pour Wazhma, Brishna, Parwîn, Shakila, Paruana, Aziza, Layla, Roya...

Personnages

(Sept actrices)

Yelda, 20 ans

Sarah, 17 ans

Golsum, 35 ans

Pehiz, 45 ans

Asina, 15 ans

Nargas, 27 ans

Shamira, 67 ans

Le fantôme de Nahid, 17 ans

I

*Un jardin, à Herat, Afghanistan, derrière de hauts murs de pierres.
Herbe rase et jaune, mais à l'ombre des abricotiers, elle verdit encore.*

*Trois sœurs, Yelda, Sarah et Golsum, apparaissent l'une après l'autre, en passe murailles ;
au fond, on distingue une brèche assez large pour laisser passer le corps d'une femme.
Lumière vive de l'autre côté, qui le restera. Trou de lumière, aveuglante, métallique.*

*Yelda porte des chaises de tissu sur son dos.
Sarah a une pile de livres sous le bras ; des robes multicolores sur l'épaule, un grand sac de
toile.
Golsum fume une cigarette, époussette ses manches.*

Golsum.

Ce n'est pas la peine de me regarder comme ça.

Yelda.

Personne ne te regarde.

Golsum.

Je vois bien que vous me regardez, je ne suis pas aveugle. Moi, je vous regarde en face. Et je vois bien que vous aussi, vous aussi vous me regardez, de biais, comme si j'avais volé quelque chose qui vous appartient.

Sarah.

Personne ne regarde personne, Golsum.

Golsum.

Bien sûr que si vous me regardez, évidemment.

Sarah.

On pose ça ici, Yelda ?

Yelda.

Et alors ? Même si c'était ça, même si Sarah et moi, on te regardait et même si on le faisait avec insistance, est-ce que ça changerait quelque chose ? Ça ne changerait rien : tu fumerais ta cigarette en baillant et nous -

Golsum.

J'avais prévenu que je ne porterais rien. Je l'avais dit, mes petites. Je l'ai dit hier soir dans la chambre, avant de rentrer chez moi, je l'ai redit ce matin, je l'ai répété plusieurs fois en route quand on est allées chercher ce bazar et plusieurs fois en venant ici, j'ai dit : je ne porte rien. Je suis actrice, moi. Actrice. Je ne m'occupe pas des costumes, ni des livres de mademoiselle, ni des chaises de ces dames.

Yelda.

Fume, Golsum. Fume et tais-toi. Sarah, sous l'abricotier, c'est mieux.

Sarah.

Fume, oui. Plusieurs à la fois, vas-y. Par l'oreille et par le nez, fume par les fesses ! Sous l'abricotier, c'est plein de fruits tapés.

Golsum.

Personne ne me dit si je dois fumer ou non, ni par où, personne. Fahim, il ne me dit pas quoi que ce soit ! Mon propre mari, il se tait ! Quand je pense que je vous ai torché le cul à toutes les deux ! Qu'avec Maman j'ai eu le nez dans votre merde pendant des années, et je gardais le sourire ! Pour s'entendre dire ça : fume ! Dire que j'ai deux gosses qui vont sortir de l'école avec l'envie de me bouffer, tellement ils auront faim ! Et je suis là !

Yelda.

Tu es là parce que tu ne peux pas être ailleurs. Tu es là parce que tu sais que c'est là qu'il faut être, Golsum.

Sarah.

Les abricots, si tu les prends dans ta main, ils fondent, comme de la neige.

Golsum.

Est-ce qu'on est absolument certaines que personne ne peut nous trouver ici ?

Yelda.

Comment voudrais-tu qu'on soit absolument certaines de quelque chose ?

Golsum.

On risque le fouet pour ça !

Sarah.

On ne risque plus rien. Les Américains -

Yelda.

Pehiz a juré qu'on ne risquait pas d'être trouvées ici. Ça ne veut pas dire qu'elle ait raison. Mais espérons, on n'est bien obligées, alors oui, mettons que ça ira.

Sarah.

Un homme ne passerait pas dans une brèche aussi mince, aucun homme aucun, même un tout petit homme. Vous avez un torchon ? Ces abricots, quand ça fond ça colle.

Golsum.

Dans une brèche aussi étroite, un homme étroit peut passer. Ils sont tous étroits, là, dehors, tous. Sont tous épais comme des triques. C'est tous des triques. Toutes les triques du monde passeraient par cette brèche. Sarah, c'est dégoûtant !

Sarah.

J'ai faim ! Mais ces abricots, c'est comme de l'eau et du sucre. Il faut les boire.

Yelda.

J'ai donné rendez-vous aux autres dans une demi-heure. Elles arriveront dans une heure et demie. C'est parfait.

Golsum.

Parfait ?

Yelda.

Tu as appris ton texte ?

Golsum.

Marie-toi, fais-toi faire deux gosses, occupe-toi de ta baraque, de tes parents et de tes petites sœurs par-dessus le marché, et on reparlera.

Yelda.

Tu n'as pas appris ton texte ?

Golsum.

Comme ci, comme ça.

Sarah.

Mais tu m'avais promis – Tu l'as lue, au moins, cette pièce ? Dis-moi que tu l'as lue ! Dis-le-moi, Golsum. Dis-moi : oui, Sarah, je l'ai lue.

Golsum.

Bien sûr que je l'ai lue, évidemment. Et tu sais que je ne lis pas vite, hein, eh ben je l'ai lue. C'est de loin ce que tu as écrit de mieux, Sarah.

Sarah.

Tu trouves ?

Golsum.

C'est fort. C'est très fort. Et puis, c'est drôle.

Sarah.

Tu trouves ça drôle ?

Golsum.

Sérieusement, oui. Tu iras loin. On ira toutes. Si personne ne passe pas à travers le mur pour venir nous pendre ou nous fouetter jusqu'au sang, ça ira. Parce que vous savez ce qu'on risque, n'est-ce pas ? Vous savez ce que je risque, moi, avec vos singeries ? De faire deux orphelins et un veuf qui ne sait pas où s'achète un pain, ni comment on épluche une mangue.

Silence.

Yelda.

Elle ne l'a pas lue.

Golsum.

Qu'est-ce que tu dis, Yelda ?

Yelda.

Je dis qu'à cet instant précis, tu vois, Sarah, je dévisage Golsum, je la regarde en face, je prends mon temps et j'y mets ma main au feu : elle ne l'a pas lue, ta pièce.

Silence.

Sarah.

C'est vrai, Golsum ?

Golsum.

C'est faux.

Silence.

Je l'ai feuilletée, du début à la fin. Et tu sais que je lis très lentement, hein, et puis très mal, je lis mal c'est vrai, eh ben je l'ai feuilletée, du début à la fin.

Sarah.

Tu l'as feuilletée ?

Golsum.

C'est ça. Feuilletée. De près. Feuilletée très lentement de très près. C'est presque lire, ça. Ça m'a fait penser à Hafez. Et des fois à Saadi. Je te jure. Bon, on ne va pas en faire une montagne.

Sarah.

Il ne faut pas dire que c'est ce que j'ai écrit de mieux, si tu ne l'as pas lue. Entre nous, on ne doit pas faire semblant.

Golsum.

À quelle heure, elles arrivent, les autres ? Pour qui elles se prennent ? Il est impossible que l'actrice principale arrive la première aux répétitions. L'actrice principale doit arriver la dernière. Elle doit arriver en retard. La dernière, de loin la dernière. Super en retard. Elle doit arriver essoufflée. Elle doit arriver décoiffée. Elle doit arriver en s'excusant, mais pas trop, elle doit s'excuser comme si elle récitait une comptine, sans y penser, la tête en l'air, en se plaçant une mèche de cheveux derrière l'oreille et puis tu souris, surtout, tu souris et on te pardonne tout. C'est bien moi, l'actrice principale ? Alors je reviens.

Yelda.

Où vas-tu ?

Golsum.

Je vais arriver en retard.

Golsum va pour partir.

Yelda.

Tu te fiches de nous ?

Sarah.

On n'aurait jamais dû lui demander de venir sous prétexte qu'elle a tourné deux films quand elle avait quatorze ans.

Golsum.

Tout l'Afghanistan sait qui je suis ! J'ai provoqué des émeutes, moi, Mademoiselle ! Quand je suis née, on a tiré un coup de fusil ! Comme pour les garçons ! Parce qu'on a senti à qui on avait affaire ! On n'a pas tiré de coup de fusil pour vous, ni pour aucune autre fille dans ce pays ! Des émeutes, je vous dis, des émeutes ! Est-ce que tu as déjà provoqué des émeutes, toi ?

Sarah.

J'écrirai des poèmes qui provoqueront des révolutions. J'écrirais des poèmes qui soulèveront tout le pays, comme Khosh-Hâl Khân Khattak. Comme Bâbâ Rahmân. Il y a tout dans les mots, il y a les glaives et les tulipes, les morts et les vivants, il y a même toi, Golsum, avec ton visage et ta cigarette dedans. Mais tu ne peux pas le savoir si tu ne lis pas, imbécile !

Golsum.

Marie-toi, fais-toi faire deux gosses, occupe-toi de ta baraque, de tes parents et de tes petites sœurs par-dessus le marché, et on reparlera.

Golsum écrase sa cigarette dans l'herbe.

Ils sont bons, ces abricots ?

Sarah.

Si tu as soif, ils sont bons. Si t'as du diabète, t'es morte.

Yelda.

Apprends ton texte, Golsum. Sarah va te faire répéter. Je vais installer les chaises pour tout le monde. Sarah, les costumes, donne. Tu as la trouille, Golsum. La vérité, c'est que tu as la trouille.

Golsum.

La trouille ? Quelle trouille ?

Yelda.

La trouille de te sentir sur cette scène aussi inspirée qu'une poterie.

Golsum.

Moi, j'ai la trouille de monter sur scène ? C'est quoi cette trouille ? Je sais même pas comment on peut avoir la trouille de monter sur scène. Arrête de regarder MTV Yelda.

Yelda.

Je ne regarde pas MTV. Je ne sais même pas ce que c'est, MTV.

Golsum découvre une de ses chevilles.

Golsum.

Ça, qu'est-ce que c'est, Yelda ?

Yelda.

Une cicatrice.

Puis l'autre.

Golsum.

Et ça ?

Yelda.

Une autre cicatrice.

Son avant-bras, enfin.

Golsum.

Et ça ?

Sarah.

Troisième fissure dans la poterie.

Golsum.

J'en ai d'autres, j'en ai plein le corps, de toutes les couleurs, j'en ai des fraîches avec les croûtes encore dessus, et puis des très anciennes qu'on distingue à peine, j'en ai de toutes sortes, sur tout le corps de long en large, alors votre divertissement sous les arbres, si vous croyez que ça m'impressionne !

Sarah.

C'est pas un divertissement !

Yelda.

Je te montrerai les miennes plus tard. Tu es plus âgée que moi, Golsum, mais si on fait un concours, pas sûr que tu gagnes !

Golsum.

Tu veux faire un concours, ma petite ? Vraiment ? Commence par te trouver un mari !

Yelda.

J'en veux pas.

Golsum.

Tu me fais honte.

Sarah.

Golsum !

Golsum.

Mais t'as bien raison ! Ne te marie pas. Jamais. Toi non plus, Sarah.

Elle sourit.

Vaut mieux une bonne tuberculose.

Yelda.

Je voudrais préparer la répétition. Je veux faire du théâtre. Je suis là pour ça. Ton texte !

Golsum.

Vingt ans que je ne suis pas montée sur scène. A l'époque, j'étais tellement douée, tellement plus douée que toutes les autres. Maintenant, il faut faire mieux, je vais faire mieux, je veux ! Sarah, j'espère que tu n'as pas encore écrit un de ces personnages de bonne femme qui chialent de bout en bout. Je ne veux plus voir pleurer aucune bonne femme dans ce pays, compris ! Je dois faire mieux que moi-même et mieux que les autres. Je crois que si j'arrivais en retard, si j'arrivais après les autres, je serai déjà un peu meilleure que tout le monde.

Sarah.

Golsum, apprends ton texte et tais-toi, je t'en prie. J'ai les mains collantes et la bouche à sec. Et puis, je n'aime pas ce jardin. Je ne l'aime pas.

Golsum.

C'est nouveau, ça.

Sarah.

Dès que j'ai passé mon corps dans la brèche, j'ai senti ici quelque chose.

Golsum.

Sarah et ces trucs.

Yelda.

Sarah et ces machins.

Golsum.

Sarah et sa magie. Sarah et ses histoires de djinns.

Yelda.

Bla bla bla.

Sarah.

Est-ce qu'il y aura vraiment du monde dans trois jours pour nous écouter ?

Yelda.

Une vingtaine d'étudiantes de mon côté. Quelques lycéennes. Garanti, avec un petit coup de main du ciel.

Golsum.

Moi, j'ai des collègues de l'hôpital, des mères de famille, des voisines, de vieilles copines.

Yelda.

On sera une cinquantaine, au moins.

Sarah.

C'est bien. Cinquante femmes dans un jardin.

II

*Dans un coin du jardin, Sarah fait répéter son texte à Golsum.
Cahiers en main.*

Golsum.

Ben-Hur. Batman. Ulysse. Agamemnon. Robin des Bois. Superman. Robocop. Les X-Men. Gengis Khan. L'incroyable Hulk. Alexandre le Grand. Luke Skywalker. Merlin l'enchanteur. Les trois mousquetaires. Schéhérazade. Tristan et Iseut. Jason. Les Argonautes. Le Cid. Christophe Colomb. Magellan. Vasco de Gama. Spiderman. Jeanne d'Arc. Roméo et Juliette. Bruce Lee.

Silence.

Et moi.

Silence.

Sarah.

C'est ça. Comme ça, c'est bien. Lentement. Sinon, on n'a pas le temps. On a le temps, Golsum. On part du principe qu'on a le temps. C'est ça, l'insurrection.

Golsum.

C'est qui tous ces gens ?

Sarah.

Des héros. Des guerriers. Des conquérants. Pas n'importe qui.

Golsum.

C'est des Afghans ?

Sarah.

Non.

Golsum.

Pour ça que je les connais pas.

Sarah.

J'ai pris leur nom sur l'Internet.

Golsum.

Pour quoi faire ?

Sarah.

Ecrire qu'il y a eux. Et nous. Pour ça que tu dis : Bruce Lee. Et moi. Il y a eux. Et toi.

Golsum.

Eux et moi. Si c'est pas des Afghans, c'est sûr qu'il y a eux et moi. Pourquoi tu ne prends pas des Afghans ? C'est pas compliqué de prendre des Afghans. Y'a que ça ici, des conquérants, des guerriers, des héros, c'était pas dur.

Sarah.

Genghis Khan, il est afghan. Alexandre le Grand aussi. T'es contente ?

Golsum.

Genghis Khan, ça sonne Hazara. Je préfère encore qu'il soit de l'Internet.

Sarah.

Golsum, tout ce que je te demande, c'est de dire ton texte en prenant ton temps. Dis-toi que tu as la vie devant toi. L'insurrection, Golsum. Pense à l'insurrection. C'est de la poésie. Tu ne peux pas débiter ça comme si c'était les sourates du Coran.

Golsum.

Je ne débite pas les sourates.

Sarah.

Même.

Golsum.

Je ne débite pas.

Sarah.

Si, tu débites.

Golsum.

Marie-toi, fais-toi faire deux gosses, occupe-toi de ta baraque, et bla bla. Qu'est-ce qu'elle fout, Yelda ?

Elle appelle.

Yelda !

Sarah.

Laisse-la tranquille. Elle guette.

Golsum.

Si Fahim savait ça, que je fais du théâtre, je crois qu'il me tuerait. Ça me plaît énormément. Il est gentil au fond, mais je l'emmerde.

Sarah.

Reprends au Cid, s'il te plait.

Golsum.

Je suis l'actrice principale. Je suis la première arrivée. Je suis une professionnelle. Le Cid. Christophe Colomb. Magellan. Vasco de Gama. Spiderman. Roméo et Juliette. Bruce Lee.

Silence.

Et moi.

III

Jardin.

Sous les abricotiers.

Pehiz est arrivée. Elle a un mouchoir ensanglanté sur le visage.

Yelda, Sarah et Golsum l'entourent.

Pehiz.

Je lui ai dit que j'allais acheter de quoi faire le *palaô*, que je n'avais pas de quoi lui préparer le *palaô*, il l'adore mon *palaô*, ce fils de chien, je lui ai dit que je devais sortir à tout prix et voilà, depuis une heure, ça n'arrête pas de saigner, ça saigne, ça saigne, ça saigne.

Yelda.

Il t'a laissée partir, finalement ?

Pehiz.

Je suis partie. Il ne m'a pas laissée, mais je suis partie.

Sarah.

Pehiz –

Pehiz.

Je vous ai promis que je serais là, je suis là. Ne t'inquiète pas. Je lui préparerai des *mantous*, comme à Mazar, ça lui rappellera son enfance et il me foutra la paix. Alors ce jardin ? Vous l'aimez ? Personne ne nous trouvera ici. Et les abricots, vous les avez goûtés ?

Golsum.

Tu as appris ton texte, Pehiz ?

Pehiz.

Bien sûr que je l'ai appris. Quand on a la chance de savoir lire, il faut lire, moi je dis. Tu as peut-être écrit une excellente pièce, Sarah. Je n'y connais rien au théâtre. Mais c'est drôle, alors ça va.

Sarah.

Drôle ? Tu trouves ça drôle ? Mais je ne vois pas ce qu'il y a de drôle. Ce n'est pas drôle, je ne veux pas que ce soit drôle. Ça ne doit pas être drôle. Ça doit arracher les tripes. Ça doit bouleverser. Ça doit faire réfléchir. Ça devrait être interdit. Moi, je voulais écrire une pièce interdite.

Golsum.

Et alors, pourquoi tu t'inquiètes ? Si c'est drôle, c'est interdit.

Elles éclatent de rire.

Pehiz.

Ça saigne, ça saigne, ça saigne. Il me met une petite gifle de rien du tout et j'en ai pour la journée.

Sarah.

Yelda, tu trouves que j'ai écrit une pièce comique ?

Golsum sort son téléphone portable de sa poche.

Yelda.

Mais non.

Sarah.

Tu es sûre ?

Yelda.

Absolument sûre. Golsum, range ce téléphone. Pas de téléphone en répétitions.

Golsum.

Baisse d'un ton, tu veux ?

Sarah.

Si c'est comique, j'annule tout. Je récris tout. Je peux tout récrire en une heure. C'est comme ça, l'écriture. C'est un coup de fouet.

Golsum.

Vu ce que ça te rapporte, heureusement que ça ne te coûte pas grand-chose.

Yelda.

Je commence à très bien voir les choses. Je commence à les voir très bien. On jouera sous les abricotiers. Là. On posera les Bouddhas contre les arbres.

Golsum.

Il y a Bouddha dans la pièce ?

Sarah.

Golsum ! Lire la pièce par petits bouts, ne lire que ton rôle, ce n'est pas lire la pièce en entier, tu dois lire en entier, sinon ce n'est pas respecter mon travail, ce n'est pas respecter les autres, c'est bâcler, c'est foutre en l'air, c'est faire mal, tu me fais mal, voilà.

Golsum.

Bruce Lee et moi. Tu vois, je la connais ta pièce. Bruce Lee et moi ! Tu devrais t'estimer heureuse que je sois capable de retenir des noms étrangers avec autant de facilité. J'ai des copines pas fichues de prononcer un nom d'occidental. Bruce Lee. Bruce Lee. Tu vois, moi j'y arrive, pleure pas ta mère.

Yelda.

Golsum, ne blasphème pas avec le nom de Maman.

Golsum.

Je vais pas blasphémer sur le nom de Papa, paix à son âme ! Pourtant pas l'envie qui manque.

Sarah.

Bon !

Yelda.

Pehiz, quand tu ne saigneras plus, on commencera la répétition, on commencera avec toi. Golsum, ton téléphone ! Et arrête. Arrête ! Asina ne va pas tarder. Son école est loin d'ici, c'est pour ça qu'elle -

Pehiz.

Golsum pourrait commencer, pourquoi moi ?

Golsum.

Non non, je t'en prie. Tu commences. Tu es arrivée en retard, tu as un gage, bien fait.

Sarah.

Si c'est comique, je vous mets une balle dans la tête.

IV

Jardin.

Sous les abricotiers.

Pehiz est debout devant les trois autres.

Elle dit le texte, avec beaucoup de simplicité, mais sans jamais regarder les autres.

Elle a peut-être un trou de temps en temps.

Et de temps en temps, elle saigne du nez, alors elle l'essuie.

Pehiz, disant *La Femme qui voulait voir.*

Quand Ils tenaient la ville au bout de leurs doigts, comme un diamant brut qu'on veut polir et tailler –

Sarah.

Tailler et polir. D'abord, tu tailles, après tu polis. Concentre-toi.

Pehiz.

Je restais des heures assise dans ma maison, même quand tout était préparé du repas du soir, du repas du matin, du repas d'après, quand tout était cousu des vêtements de mon homme et des gosses,

Yelda.

Doucement, doucement. On a le temps.

Sarah.

Tout le temps.

Pehiz.

Quand tout était cousu des vêtements de mon homme, quand tout était rangé de notre vie à tous. Je sortais peu, parce qu'à travers le grillage de mon *tchadri*, je ne voyais pas davantage que ces poulets dans leur cage. J'emmenais la mienne avec moi, de temps en temps, pour aller faire les courses au marché, il fallait bien. J'étais ce poulet déplumé avec sa cage autour de la tête. Cette femme assise dans sa cuisine, même quand elle marchait dans la rue, j'étais toujours assise. La colonne vertébrale dans mon dos comme une flèche qui l'aurait traversé -

Sarah.

Un pieu, dis un pieu, je préfère un pieu, un pieu qui l'aurait traversé.

Pehiz.

Si tu changes mon texte maintenant, Sarah, dans trois jours, je vais tout mélanger.

Sarah.

Un pieu qui l'aurait traversé.

Pehiz.

Que le corps puisse tenir l'écoulement des jours. Pourtant, j'aimais bien la couleur de mon *tchadri*.

Yelda.

Plus sincère. Sois plus sincère.

Pehiz.

Je suis sincère, pour qui tu me prends ? Il n'y a pas plus sincère. Qu'est-ce que ça veut dire : sois plus sincère ?

Yelda.

Pense à ce que tu dis. Profondément.

Pehiz.

Mais j'ai jamais aimé la couleur de mon *tchadri*. Jamais. Il faut être folle.

Sarah.

Pehiz, écoute ce que te dit Yelda. Elle a raison. Ecoute-la.

Silence.

Pehiz.

J'aimais la couleur de mon *tchadri*, je l'adorais, ô mon petit *tchadri* chéri comme je t'aime tu es si mignon -

Sarah.

Tu ne rajoutes pas de texte. Je t'interdis. Pas une seule ligne. Tu dis ce que j'ai écrit. Mais tu le dis vraiment. Tu le dis en y pensant. Tu n'en rajoutes pas. Tu ne te moques pas.

Golsum.

Sarah, tu prends les choses trop à cœur. Fais-toi faire deux gosses, ça te calmera.

Yelda.

Taisez-vous !

Pehiz.

J'aime le bleu du ciel, mais à quoi ça sert, si tu ne vois que trois mètres carrés de rue dégueulasse à tes pieds. Alors, une fois, j'ai ouvert le tiroir où je plie les vêtements de mon mari, j'ai ouvert son tiroir et j'ai pris *camiz* et *shalwar*, j'ai pris son *pakol* grenat et son *patu*.

Silence.

Sarah.

Elle a un trou.

Golsum.

Yelda, souffle-lui.

Pehiz.

Mais non j'ai pas de trou. Je respire ! J'ai le droit de respirer ? Je fais une pause métaphysique. Je peux ? Quand je fais les choses profondément, vous prenez ça pour une défaillance.

Elle accélère la fin de son texte.

Je voulais voir la ville sans grillage, je voulais voir ! Je suis sortie comme ça, avec les vêtements de mon mari tout autour de mon corps, comme si, dans ses bras, il m'enveloppait pour m'aider à marcher. C'était l'hiver. Il neigeait sur Kaboul. Et les flocons m'entraient dans les yeux, au-dessus du *patu* de laine beige qui me fermait la bouche. Les flocons. Les flocons fondaient sur mes paupières et j'étais une petite fille vivante, vivante, avec la peur au ventre, et la joie, la joie ! Mais tout le monde voyait passer un homme, courbé contre le vent.

Silence.

Sarah.

Le texte est bon. Le texte est très bon.

V

Jardin.

Sous les abricotiers.

Apparaît Asina.

Asina.

Quand Asina apparaît, Yelda est en train de sortir d'un sac deux Bouddhas de chiffon, avec des boutons de nacre pour les yeux, elle trouve ça glauque de mettre des yeux aux Bouddhas de Bâmiyân, ils n'en avaient pas, plus depuis longtemps, ils avaient la face plate, ils n'ont plus de face, ils ont sauté, elle trouve ça glauque de leur mettre des yeux, c'est glauque, ils sont en chiffon, Yelda les adosse à un abricotier, l'un près de l'autre et puis on les oublie. Asina fait remarquer à Pehiz que son prénom veut dire *automne* et qu'elle jouerait Zolmai mieux qu'elle, elle le fait remarquer à Sarah, elle lui dit : Sarah, Pehiz jouerait Zolmai mieux que moi. Parce que l'automne est la saison des hommes, elle ne sait pas pourquoi l'automne plutôt que le printemps, au printemps ils ont tout le temps envie de faire des gosses, les hommes, elle imagine, elle n'en sait rien, elle n'en a pas, elle est vierge, encore, c'est un miracle. Plus pour longtemps. Asina ne veut pas jouer un homme, elle a quinze ans, son prénom signifie : *jolie, voire très jolie.*

Sarah.

C'est un contre-emploi. Discute pas.

Golsum.

C'est les meilleurs rôles, les contre. Moi, je t'envie Asina. Jouer un homme quand on a une joli petit visage, c'est un vrai boulot.

Golsum sort son téléphone portable de sa poche.

Yelda.

Golsum, tu ne vas pas recommencer avec ce téléphone !

Golsum.

Je suis inquiète pour mes gosses, j'ai le droit ? Si ça vibre, je regarde. Est-ce que je peux tranquillement me faire du mouron pour mes gosses ? C'est un crime, la fibre maternelle ? Mais tu ne peux pas comprendre, toi ! Depuis le temps qu'avec ton amoureux, vous vous donnez rendez-vous devant la boulangerie, depuis le temps que tu le prends de haut !

Yelda.

Golsum, tu exagères !

Golsum.

Et sa famille, même pas capable de venir frapper à la porte de Maman pour te demander un verre d'eau et causer ! Tu sais que ça va durer toute la vie ?

Yelda.

Si ça me va de le croiser à la boulangerie et de le prendre de haut ! Si ça me suffit de savoir qu'il m'aime et que je l'aime ! Je l'aime, tu comprends ça ? Non, tu ne comprends pas. Tu ne peux pas comprendre !

Asina.

Asina n'entend pas. Asina est arrivée en retard à la répétition. Elle a voulu goûter un abricot. Elle en a plein les doigts. Ça la dégoûte. Les abricots la dégoûtent. Les hommes aussi.

Sarah.

Dans la pièce, le personnage de Zolmai est maçon. Il a les cheveux courts. Il ne veut pas se marier. Il aime faire rire les autres hommes, c'est un blagueur, un frimeur. Il adore Mr Bean, par exemple.

Asina.

Moi aussi, j'adore Mr Bean. Pas la peine d'être un homme pour ça. Oppose Asina.

Sarah.

Discute pas.

Pehiz.

C'est un homme pour les autres, pour tout le monde. Mais en fait, c'est une femme, devant Dieu c'est une femme, et devant son miroir. C'est une femme qui sait qu'elle se fera marcher dessus toute sa vie, alors elle décide de vivre comme un homme, très jeune elle décide. Je connais ça : j'ai un neveu, en fait c'est une nièce, je te le présenterai si tu veux. Moi je le sais que c'est une nièce, mais je ne fais pas d'histoires. Les hommes n'y voient que du feu et ses parents se taisent, alors moi aussi. Zolmai, c'est le meilleur rôle de la pièce, Asina. Une femme qui se cache dans un homme, parce que c'est son seul recours.

Yelda.

Tu préfères lire les phrases de George Bush ?

Asina.

Asina répond qu'elle préférerait mourir. Pendant de longues minutes, elle est présente, elle sent qu'elle sue sous les bras, monte à ses narines le parfum de ses aisselles, elle regarde les autres autour d'elle, ses doigts collent, elle pense à autre chose. Elle pense à son père. Elle pense à Morsal. Son père veut la marier au frère de Morsal. Son père le lui a dit, il a dit : ce sera lui, finalement. On a changé d'idée, désolé. Ce sera le frère cadet de Morsal. Elle ne l'a jamais vu, ce frère-là. Elle a peur de lui, déjà. Elle pense à ce jour béni du mariage, jour maudit. Voudrait que son père fixe un *touyana* impossible, un prix exorbitant pour sa main, que personne ne pourra payer. Alors, elle est là, et elle n'est pas là, elle est ailleurs autant qu'ici. Elle est dans ce jour-là de sa vie, et dans les milliers d'autres qui viendront sans qu'elle les choisisse.

Sarah.

Asina ? Tu rêves ?

Asina.

Non, je ne rêve pas.

Apparaissent Nargas et Shamira.

Nargas.

Les Américains, ils font croire que c'est fini, que les barbes ne sont plus que des postiches ! Mon cul. Les barbes, oui. Je les reconnais, moi, les barbes. Je sais faire la différence entre une barbe et une barbe !

Shamira.

Comme je suis folle ! Folle ! On est folles, toutes, de faire ça, comme ça, ici, en cachette ! Ils sont partout ! Ils sont partout ! Même pas morts !

Yelda.

Qui ça ?

Shamira.

Les hommes !

Sarah.

Vous avez appris votre texte ?

Nargas.

Par cœur. Mais je n'aime toujours pas parler au nom de Bush, ça me met mal à l'aise, c'est quand même le Président. J'ai horreur de ça, mais j'aime tellement monter sur scène, et qu'on me regarde, alors ça qu'on me regarde –

Shamira.

Vous êtes de toutes petites filles, vous êtes minuscules, ce sont des hommes et vous vous prenez pour des géantes ! Vous êtes folles ! J'ai soif ! Sarah, de l'eau pour Shamira. Elle a soif ! Soif ! Est-ce qu'il y a du thé ? J'ai envie d'un thé vert. Qu'est-ce que j'ai marché ! Depuis chez moi ! Oui, Shamira a marché, et pour quoi faire ? Qu'est-ce qu'on doit faire ? Qu'est-ce qu'on doit dire ?

Nargas.

Mon mari m'a déjà laissé trois SMS sur mon portable. Trois. J'adore recevoir des SMS. J'adore ça, même quand je déteste.

Shamira.

J'ai joué à Kaboul en 1969. J'ai joué à Kaboul en 1979. J'ai joué à Kaboul en 1989. Puis en 1999, en plein concours de barbes. Je joue à Kaboul tous les dix ans. Je suis une actrice régulière ! C'est rare, ça. A boire pour la vieille !

Sarah.

Asina, s'il te plait. La gourde. Dans le sac.

Asina court chercher la gourde pour Shamira, lui rapporte. Shamira boit.

Yelda.

Nargas. Shamira. Préparez-vous. Il reste peu de temps avant que nos pères ou nos maris ne s'inquiètent de nos absences. Ahmad Shah Massoud contre George Bush. Je veux l'entendre une fois. Asina, va surveiller l'entrée, on ne sait jamais. Si tu vois quelque chose, si tu sens quelque chose, si tu as l'impression de voir ou sentir quelque chose, tu cries.

VI

*Sous les abricotiers.
Les femmes.*

Sarah.

Je n'ai rien inventé. Les phrases que vous allez entendre ont été prononcées ou écrites, un jour, par Ahmad Shah Massoud ou par George Bush, Président des États-Unis d'Amérique. Je me suis contentée de les croiser, de faire en sorte qu'elles se rencontrent, à travers vos voix. Je précise que les fautes de grammaire ou de conjugaison que vous pourriez me reprocher, je parle des fautes dans les répliques de Bush, eh ben j'y suis pour rien. C'est lui qui les a faites. Il en fait souvent. Vous allez voir.

Yelda.

Shamira, Massoud. Nargas, Bush. Je lirai les didascalies.

Nargas.

Ça me met mal à l'aise, et puis ça n'est pas vraiment du théâtre, non ? Où est la scène ? C'est ça, la scène ? Il faudra un podium. Il faut qu'on soit surélevées.

Yelda.

Il y aura un podium.

Asina.

Moi, je me cacherai derrière.

Shamira.

Je n'aimais pas tellement Massoud. Quand il parlait avec sa petite voix, là. Mais je suis une actrice. Une actrice régulière.

Yelda.

Silence.

Sarah.

Prenez votre temps. On a le temps.

Silence.

Golsum.

Je m'emmerde.

Yelda.

Golsum !

Asina.

Chut !

Golsum.

Je dis ce que je pense.

Sarah.

Tais-toi. Parce que tout est vrai, tout ce que vous allez entendre.

Silence.

Shamira, disant Ahmad Shah Massoud.

A un contre mille souvent, avec des armes frustes, le pathétique et le poétique comme seuls alliés, les moudjahidine avaient remporté la plus belle, la plus folle des victoires : celle qui offre la Liberté.

Yelda.

George W. Bush, en 2005, à une mère de trois enfants, Omaha, déclarait :

Nargas disant George W. Bush.

“Vous avez trois boulots?... On ne voit ça qu’aux Etats-Unis, pas vrai ? Je veux dire, ce que vous faites est fantastique !”

Shamira.

C’est vrai que c’est fantastique, les femmes en Amérique. Des métiers, comme les hommes ! Trois métiers, et trois gosses sur les bras !

Yelda.

Shamira, on ne peut pas tout commenter. On dit le texte une fois, on en parle après.

Sarah.

On ne s’interrompt plus !

Shamira / Ahmad Shah Massoud.

Bon bon. N’empêche que trois métiers, c’est pas demain qu’ici, bref – ça va, ça va, j’ai compris. On en était où ? Ah oui. Je suis Massoud. Il paraît. Massoud. Il en faut de l’imagination, hein.

Yelda.

Shamira !

Shamira.

L’Afghanistan n’est plus le pays des joutes chevaleresques et des poètes rebelles. C’est aujourd’hui une terre de mort et de barbarie où la théologie mafieuse a pris la place de la chanson de geste. Interdisant pour interdire, les taliban n’agissent que négativement et opposent à toute velléité d’ouverture, notamment pour ce qui est de la place de la femme dans la société, une lecture absurde d’un Coran dont l’esprit leur est parfaitement étranger.

Silence.

Je comprends rien.

Nargas / George W. Bush.

J'aime bien mes potes du West Texas. Je les aimais bien quand j'étais jeune, je les aimais quand j'étais grand, je les aimais avant d'être président, et je les aimais pendant que je suis président, et je les aimerai après que je suis président.

Shamira / Ahmad Shah Massoud.

Démocratie, ce mot qui fit sourire puis grimacer du côté de Washington, capitale hautaine et méprisante d'un Empire matérialiste.

Yelda.

En 2001, George W. Bush, de passage à Rome, déclare :

Nargas / George W. Bush.

Je sais en quoi je crois. Je continuerai à articuler ce que je crois et ce que je crois – je crois que ce que je crois est juste.

Silence.

Pehiz.

Je ne comprends pas.

Yelda.

Je crois que Bush ne comprend pas non plus ce qu'il dit au moment où il le dit. Prends un air surpris Nargas. Tu dis la phrase et tu prends un air surpris d'avoir pu dire un truc aussi con.

Nargas / George W. Bush.

Je sais en quoi je crois. Je continuerai à articuler ce que je crois et ce que je crois – je crois que ce que je crois est juste.

Air surpris de Nargas.

Shamira / Ahmad Shah Massoud.

Ici et maintenant, comme l'écrivit François Mitterrand, nous devons réinventer un mode de vie, entre spiritualité et modernité, qui puisse apparaître à jamais comme facteur d'un très romantique renouveau démocratique.

Nargas / George W. Bush.

À mon avis, quand les Etats-Unis disent qu'il y aura de sérieuses conséquences, et s'il n'y a pas de sérieuses conséquences, ça crée des conséquences adverses.

Pehiz.

Je ne comprends pas.

Yelda.

Nargas, prends un air surpris de dire ce que tu dis. Systématiquement. N'hésite pas. Sois sûre de toi, absolument sûre de dire un truc que tu ne piges pas. C'est compliqué mais c'est comme ça.

Shamira / Ahmad Shah Massoud.

Et surtout, plus de diplomatie cynique ne visant qu'à assurer à tel ou tel pays un avantage politique ou économique momentané et vain face à l'Histoire en train de se défaire.

Nargas / George W. Bush.

Nous voulons restaurer honneur et intégrité à la Maison-Blanche.

Yelda.

L'air surpris. Plus que ça.

Sarah.

On ne peut pas caricaturer.

Shamira / Ahmad Shah Massoud.

Je suis le Commandant Ahmad Shah Massoud, chef militaire et politique en charge de la lutte pour la Liberté de l'Afghanistan. Mais, il y a vingt ans, j'aspirais à autre chose.

Nargas / George W. Bush.

J'aime bien mes potes du West Texas.

Shamira commence à danser, tout en disant son texte. Embryon de chorégraphie bollywoodienne. Les autres la regardent, interloquées.

Shamira / Ahmad Shah Massoud.

Moi, je rêvais d'être architecte. Car pour moi l'architecte est, avec le poète, le seul créateur total. Il utilise et sublime toutes les disciplines artistiques au service de l'avancée de la société, de la civilisation (...) J'aime l'imaginaire et la rigueur.

Yelda.

Shamira, qu'est-ce que tu fais ?

Shamira.

Je danse.

Yelda.

Je vois bien que tu dances. Pourquoi tu dances ?

Sarah.

C'est un texte politique, c'est pas Bollywood.

Shamira.

Justement. Ça ennuie tout le monde, la politique. Une bonne chorégraphie là-dessus, ça va mettre du piment, tu vas voir. Les spectatrices seront plus attentives, elles taperont dans leurs mains, tu verras, je dirai le texte en cadence. Je pourrai peut-être le chanter ?

Asina.

Bonne idée !

Sarah.

Shamira, le texte que tu dis est du Commandant Massoud. Tu crois qu'il aimait danser, Massoud ? Est-ce que tu crois qu'il dansait avec ses moudjahidine, là-haut, dans les montagnes ? Ils dansaient entre mecs autour du feu ?

Shamira.

On n'en sait rien.

Yelda.

On ne danse pas. On n'est pas à Bollywood. Nargas, à toi.

Shamira.

Bon bon.

Asina.

Domage quand même.

Nargas.

Moi, j'aurais bien dansé en faisant Bush. Déjà qu'on ne comprend rien à ce qu'il dit. Je vais me faire siffler. Le texte est mauvais.

Sarah.

C'est pas ma faute, c'est pas moi qui l'ai écrit. Ce sont des déclarations publiques. Il faut s'y tenir.

Nargas / George W. Bush.

On pourrait au moins se mettre une couronne de fleurs dans les cheveux, non ?

Yelda.

Non.

Nargas.

Comme vous voulez. Bon, je reprends. J'aime bien mes potes – Euh. Ah. D'abord, je vais être très clair : les gens pauvres ne sont pas forcément des tueurs. Ce n'est pas parce que tu n'es pas riche que ça veut dire que tu veux forcément tuer quelqu'un.

Shamira / Ahmad Shah Massoud.

L'Afghanistan pourrait devenir un formidable laboratoire de démocratie dans le monde musulman. Un antidote aux intégrismes qui menacent et frappent actuellement partout.

Yelda.

En 2004, durant un discours à Marlton, New Jersey, George W. Bush déclarait :

Nargas / George W. Bush.

Le 4 septembre 2001, j'étais debout dans les ruines des tours jumelles. C'est un jour que je n'oublierai jamais.

Shamira / Ahmad Shah Massoud.

Moi, je voulais être architecte.

Nargas / George W. Bush.

Le 4 septembre 2001, j'étais debout dans les ruines des tours jumelles.

Nargas / George W. Bush.

Vous savez, je ne passe pas beaucoup de temps à penser à moi-même, et à pourquoi je fais telle chose. Mais, comme vous, je me suis senti honteux face à ce que j'ai vu à la télévision de ce qui s'est passé dans la prison d'Abu Ghraïb.

Yelda.

C'est un jour que je n'oublierai jamais.

Shamira / Ahmad Shah Massoud.

Nous ne changerons pas notre manière de faire la guerre.

Nargas / George W. Bush.

Je veux juste que vous sachiez que, quand nous parlons de guerre, en fait nous parlons de paix.

Shamira / Ahmad Shah Massoud.

Mes amis, si vous voulez vraiment entendre battre le cœur du monde futur, venez en Afghanistan. C'est là l'un des lieux où il bat le plus fort et le plus juste.

Yelda.

Début 2006, George W. Bush déclarait :

Nargas / George W. Bush.

L'idée que les Etats-Unis sont sur le point d'attaquer l'Iran est tout simplement ridicule. Je dis ça, maintenant, toutes les options sont sur la table.

Sarah.

Le 4 septembre 2001, j'étais debout dans les ruines des tours jumelles. C'est un jour que je n'oublierai jamais. Il l'a dit. Il a dit : le 4 septembre.

Asina.

Et alors ?

Yelda.

Alors, le 4 septembre, il n'y était pas.

Asina.

Il était où ?

Shamira.

On va se faire couper la tête. Je vais boire un coup avant ça. Où est la gourde ?

VII

Sous les abricotiers.

Yelda, Sarah, Pehiz, Asina, Nargas et Shamira.

Yelda.

Le lendemain, nous sommes revenues, mes sœurs et moi ; passées par la faille dans le mur du jardin de Herat, avec les abricotiers sous le soleil et notre barda. Deux jours avant la représentation. Sarah cherche encore un titre. Golsum ne viendra pas aujourd'hui. Homayoun a de la fièvre et des boutons sur la figure. Et puis Fahim est sorti toute la nuit, rentré ivre, ça l'a foutue en pétard. Sarah et moi relisons la pièce, elle reprends certaines répliques, corrige quelques fautes -

Sarah.

Mais pas celles de Bush -

Yelda.

J'ajoute des indications scéniques. Je sens la peau de son bras contre le mien. C'est une chose unique de connaître parfaitement la peau d'une sœur, depuis toujours. Quand Sarah est née, je l'ai prise dans mes bras, j'avais trois ans, je l'ai prise contre moi, et je l'ai laissée tomber. Elle a cogné sa tête contre le sol, mais elle n'a pas crié. Depuis ce jour-là, je l'aime exactement comme si elle devait mourir à chaque instant, et sa vie dépend de moi.

Sarah.

Je tousse depuis ce matin.

Yelda.

C'est la poussière.

Sarah.

Je sais que c'est la poussière. Nous sommes d'un pays où il y a plus de poussière qu'ailleurs, c'est un pays fait de poussière, alors je l'avale et je tousse, ce matin plus que n'importe quand.

Yelda.

Puis, Nargas est arrivée. Elle a dit qu'elle se sentait particulièrement bien disposée.

Nargas.

Quand je me lève de bonne humeur, ça me donne envie de pleurer toute la journée. On a besoin d'une pleureuse dans ce spectacle. Une femme qui pleure, sinon ça n'est pas du spectacle. Il faut des larmes, c'est tellement bon. Ça fait plaisir, ça fait vraiment plaisir.

Sarah tousse.

Yelda.

On a enfilé à Asina le costume de Zolmai. Elle faisait la tête, mordait sa lèvre, je la connais : quand elle mord sa lèvre on n'en fait rien. Je lui ai dit que pour la peine, elle lirait un texte que Sarah a écrit hier soir. *La jeune fille qui cherche son frère dans les rivières*. J'avais beau savoir que c'était Asina dans ce costume de garçon, c'était quand même la silhouette d'un

homme au milieu de nous, et franchement : aucune envie. Shamira n'arrêtait pas de vouloir manger des trucs, des biscuits elle disait, donnez-moi des biscuits. Elle a toujours faim ou soif ou les deux. C'est les vieux, ça.

Shamira.

Qu'est-ce que tu dis ?

Yelda.

Tu as soif ?

Shamira.

Non, mais une mangue, tu n'as pas ? Une mangue, ce serait bien. C'est ça que je veux. Je veux une mangue.

Nargas.

On peut commencer ? Qui surveille l'entrée ?

Shamira.

Je suis une actrice. On doit me nourrir.

Sarah.

Nargas, tu commences. Asina, tu liras le texte que je t'ai donné. Lentement. Je te ferai signe. N'oubliez pas : on a le temps. Le temps est à nous. Les hommes courent, c'est le propre des hommes. Nous allons notre pas. Nous parlons à voix basse. Nous sommes douces. Nous sommes donc plus fortes qu'eux.

Silence.

Yelda.

Nargas, recule !

Shamira.

Et ma mangue ?

Sarah tousse.

Tu tousses, Sarah.

Sarah.

La poussière. Plein la bouche.

Shamira.

Tu devrais manger une mangue, ça t'irrigue la gorge, une bonne mangue.

Sarah.

On n'a pas de mangue.

Shamira.

J'aurais dû en acheter. Dommage. Mais il paraît qu'elles ont augmenté. Asina, va me cueillir un abricot. Non, deux. Trois ! Cueille-moi trois abricots. Pas ceux qui sont au sol, hein, ceux-là sont pleins de vers. Non, sur l'arbre. Tu te mets sur la pointe des pieds et tu penses à moi. Tu verras, c'est comme danser.

Asina court chercher des abricots pour Shamira.

Sarah tousse.

Yelda.

Sarah -

Sarah.

C'est la poussière. On commence.

Yelda.

On commence.

Nargas disant *La femme qui chante pour cesser de mourir.*

J'ai appris, à force de malheur, toutes les façons de pleurer. Je sais que des femmes en font un métier, personnellement ça ne m'intéresse pas. Et puis je manque de temps, j'ai cinq enfants.

Sarah.

Sept. C'est un meilleur chiffre. Dis que tu en as sept.

Nargas disant *La femme qui chante pour cesser de mourir.*

J'ai sept enfants. Si en plus il faut travailler ! Mais, j'ai appris toutes les façons de pleurer, comme ça, en plus des occupations de la maison. Pas parce que je n'avais rien de mieux à faire, mais parce que bon, c'est comme ça, j'ai perdu mes trois frères, c'est ça : ils sont morts, du coup voilà. Un contre les Soviétiques, une roquette ; le deuxième, on lui a tiré dans le dos pendant la guerre civile, et l'autre, c'était le premier jour après les taliban, quand les Américains ont attaqué, il était assis au pied de la montagne, il lisait, je vous jure que c'est vrai, il ne dormait jamais ce frère-là, et quand la première bombe est tombée, il a été surpris et son cœur s'est arrêté, je sais plus à quelle page du livre.

Sarah tousse.

Asina disant *La jeune fille qui cherche son frère dans les rivières.*

J'aimerais descendre à la rivière. J'aimerais qu'il y ait quelque part une rivière pour y descendre, comme les femmes, quand elles doivent marcher des kilomètres pour aller laver leur linge ou chercher de l'eau pour la maison. Je m'appelle Paruana. Mon prénom, ça veut dire Papillon. J'ai quatorze ans. Je souris tout le temps, parce que ma mère n'arrête pas de me dire : ne souris pas.

Sarah.

C'est bien, Asina. C'est très bien.

Yelda.

Sarah, c'est moi qui dois dire si c'est bien. C'est moi qui mets en scène. Moi qui dirige les acteurs. Ce n'est pas parce que tu as écrit le texte que tu peux parler n'importe quand n'importe comment.

Sarah.

Tu as raison.

Yelda.

C'est vrai que c'est pas mal, Asina. Continue.

Nargas.

Et à moi, pourquoi on ne me dit rien, à moi ?

Sarah.

C'était très bien, Nargas.

Yelda.

Sarah !

Sarah tousse.

Tu vois, tu es punie. C'était très bien, Nargas. On continue. Sarah, tousse et tais-toi. Asina !

Asina disant *La jeune fille qui cherche son frère dans les rivières.*

Je souris tout le temps, parce que ma mère n'arrête pas de me dire : ne souris pas. C'est comme ça, peux pas m'en empêcher. C'est pas que j'aime désobéir, ça non, mais j'ai quatorze ans, quoi. Il me faut une rivière, pour que je sache dessiner. Peindre. C'est pas un métier, c'est sûr et puis de toute façon, les métiers, tu sais, on n'est jamais sûr de pouvoir, et à quoi ça sert, des fois je me demande. Mais peindre, ça commence toujours par une rivière qu'on aperçoit, avec cette façon si particulière qu'a le soleil de tomber dedans. J'aimerais descendre à la rivière. Vraiment. Même si elle n'existe pas. Il faut vraiment que je la dessine et qu'à l'intérieur des contours, j'y mette des peintures de couleurs et comme ça je deviens peintre, tu vois. D'une rivière, qui est le commencement de tout. Surtout si elle n'existe pas.

Yelda interrompt Asina, fait signe à Nargas.

Nargas disant *La femme qui chante pour cesser de mourir.*

J'ai appris toutes les façons de pleurer. Toutes. Il y en a trois, c'est déjà pas mal. Je vais t'expliquer. D'abord, il y a les larmes qui viennent de la gorge. Tu vois, tu pleures de là. Comme ça. Rien que la gorge. C'est de petites larmes bien claires. Rien que ça. Ça s'apprend vite. C'est facile. Après, tu as les larmes qui remontent du cœur. Comme ça. Elles partent de là, oui. Du cœur. Et elles prennent cette voie, dans ta poitrine. Elles sont plus grosses et plus salées. Des fois, tu les sens qui s'arrêtent à la gorge et ça peut te donner le hoquet. C'est bien, si ça te donne le hoquet, c'est pas mauvais signe.

Indication de Yelda.

Asina disant *La jeune fille qui cherche son frère dans les rivières.*

Au début de toutes ces choses qui existent, comme mon visage ou le tien, au début des objets, comme la théière, ou tes livres, il y a quelque chose qui n'existe pas. Et si tu vas par-là, avant

les choses, rien n'existait. C'est par-là que ça commence. Par rien. Et c'est comme ça que ça finit. Comme quand mon frère est mort et qu'on n'a pas su comment. L'impression que j'avais, c'est qu'avant d'être née, rien de lui n'avait existé, rien, c'était comme un courrier qu'on n'envoyait pas alors comment le lire ? Et puis, quand il est mort, pareil : impossible de dire si je l'avais vraiment connu ou si j'avais seulement rêvé. Quand on est partis en Iran, je veux dire quand les taliban ont pris le pays, tu sais, on est partis avec la voiture, tous dedans, serrés comme une nichée de tout petits chiens, tu les vois, ces petits chiens ? eh ben c'était nous, ça, dans la voiture vers l'Ouest. J'avais, je sais pas, j'étais vraiment une petite fille et ma sœur encore plus. Je me souviens de quelques rivières. Je les ai vues. J'ai vu ces rivières qui se mettaient à exister pendant que la voiture roulait et j'ouvrais grand les yeux. Des fois, je ne sais pas pourquoi je pensais à Jackie Chan. J'aime bien Jackie Chan, je crois que c'est pour ça que je pensais à lui, parce qu'il me fait rire et parfois c'est pas mal. Si je devais descendre à une rivière pour la peindre, c'est sûr, je descendrais à une de celles-là. Mais peut-être qu'avec la guerre, elles n'existent plus et qu'elles recommencent à être le début d'autres rivières, qui viendront, demain, pour que je puisse les peindre.

Nargas disant *La femme qui chante pour cesser de mourir.*

Et puis, bien sûr, tu as les larmes qui partent du ventre et qui te remontent tout entière, et elles te secouent ces larmes-là, et tu peux crier aussi, tu cries, c'est sûr, tu cries, tu te jettes par terre, tu as les yeux comme ceux des djinns, et tu deviens folle, folle de douleur. Et enfin tu sais tout. Toutes les façons de pleurer. Tu es complète. Au moins, tu sais faire quelque chose.

Asina disant *La jeune fille qui cherche son frère dans les rivières.*

En Iran, impossible de retrouver la tombe de mon frère. On cherchait partout son nom, partout mais rien, comment le trouver ? Il avait cessé d'exister. Alors, on marchait dans les cimetières, et tout le monde était iranien, sauf quelques-uns, comme nous, qui avaient quitter Herat et ils marchaient eux aussi, et souvent on nous prenait pour des taliban, alors on disait non, mais non justement, pauvre imbécile, on n'est rien que des afghans normaux qui veulent trouver la tombe de mon frère. Est-ce que tu sais où est la tombe de mon frère ? Il était assez grand, comme tous les frères qui ont cessé d'exister, il était très grand, avec à peine une moustache, et un sourire splendide. Il s'appelait Hasan. C'était un frimeur. Est-ce que tu le connais ? Mais, personne ne savait qui il était et où était sa tombe. Alors, avec mon père et ma mère et ma petite sœur et tous les autres, on s'arrêtait sur plusieurs tombes et on priait en espérant avoir la chance que là-dessous, c'était les os de mon frère.

Soudain.

Pehiz.

Là-bas ! Est-ce que vous avez vu ? Il y a quelqu'un ! Là-bas ! J'ai vu passer quelqu'un, le long du mur. Une ombre !

Asina.

Est-ce que c'est un homme ?

Pehiz.

Je ne sais pas. Oui. Non. Regardez !

Sarah.

Je ne vois rien !

Nargas.

Moi, je l'ai vu !

Yelda.

Mais quoi ?

Nargas.

Quelqu'un ! Pas un homme, c'est sûr !

Shamira.

Ils sont bons, ces abricots. Ils sont délicieux.

Sarah.

Où ça ?

Shamira.

Mais ils donnent une de ces soifs. J'ai la gorge en feu.

Yelda.

On n'arrête pas la répétition n'importe comment !

Shamira.

A boire !

Pehiz.

Là-bas !

Nargas.

Je l'ai vu !

Asina.

J'ai peur !

Pehiz.

Ça apparaît.

Nargas.

Ça disparaît !

Sarah tousse.

Sarah.

Marre !

Yelda.

Qu'est-ce que c'est ?

Pehiz.

Une ombre !

Sarah.

La poussière !

Yelda.

Moi, je ne vois rien.

Pehiz.

C'est un djinn !

Yelda.

Si je ne vois rien, on reprend la répétition. On reprend.

Asina.

Un djinn !?

Nargas.

Moi, je ne reste pas. C'est une ombre que j'ai vue. J'ai vu une ombre le long du mur. Une ombre qui n'est ni un homme ni une femme, mais juste une ombre. Oui, c'est un djinn, oh oui. Ce jardin ne me plaît pas. Il ne m'a jamais plu. Je me suis levée de bonne humeur et je vais dormir les yeux grand ouverts !

Shamira.

Je vais reprendre un abricot, pour le coup. Asina !

Asina.

Je rentre à la maison.

Pehiz.

On rentre toutes. C'est un jour à fantômes. Pas bon.

Sarah.

Vous inventez !

Yelda.

Pehiz ! Nargas !

Nargas.

A la maison, les filles !

Pehiz.

Rentrez. Ils sont de sortie. Ça veut dire qu'on les dérange.

Shamira.

On répète pas Bush aujourd'hui ? On joue quand même après-demain. J'aurais bien répété Bush.

*Sous les abricotiers.
Pehiz, debout devant les autres.*

Pehiz disant *La femme qui voulait voir.*

Je n'enlevais pas mon tchadri pour protester. Je ne l'enlevais pas pour dire : je suis une femme, je n'ai pas à vivre derrière un grillage. Non. Je l'enlevais parce que je voulais voir. Je voulais VOIR. En plus, j'avais mal à la tête, parce que le tchadri il te serre la tête, comme s'il avait peur que tu le laisses, comme ça, en pleine rue, tomber par terre, ah non, j'avais de ces migraines, alors je l'enlevais et je prenais des vêtements d'homme, les vêtements de mon mari, dans son tiroir. Et j'allais, comme ça, dans les rues de la ville. Pour voir. Je ne voulais pas protester. Pourquoi voulez-vous que je proteste ? Pour qu'on me coupe les mains ? Pour qu'on me pendre sous les yeux de mes enfants ? Pour qu'on batte mon mari sous le nez des voisins ? Non, c'est juste que je me prenais toujours les pieds dedans et je n'aime pas me prendre les pieds dedans, moi. Je préfère les pantalons, j'aime bien les jeans. Ou alors des robes, mais courtes, comme celles que les filles portaient, à Kaboul, il y a trente ans. Quand j'étais plus jeune, j'avais une jupe bleue qui faisait un malheur. Toutes les filles me regardaient et rêvaient de me la voler, mais je les regardais comme pour leur dire : cherchez pas, je l'ai taillée moi-même et le tissu vient d'Iran. Elle finissait là, au-dessus du genou. C'était sous Najib, je crois bien. J'étais belle à l'époque. J'étais la plus belle. Alors, pas question de risquer de me faire couper les mains ou de balancer au bout d'une corde au milieu d'un stade de foot. Tu me prends pour qui. Je suis quelqu'un de bien, moi. Je ne protestais pas. Je n'ai pas envie de protester. Je l'enlevais, mon tchadri. Et je m'habillais en homme. Et les voisins pensaient que j'étais lui. Mais j'étais moi. Je voulais juste être moi. C'est tout. C'est clair ?

IX

Sous les abricotiers.

Sarah tousse.

Elle tousse longtemps, très longtemps.

Elle se tord de douleur, tousse toujours plus fort, sous les yeux de Yelda, qui lui caresse le dos, le visage, les mains.

Yelda.

Sarah, Sarah, du calme, Sarah -

Sarah.

De la poussière plein la bouche.

Yelda.

Je suis là, Sarah -

Sarah.

Il faut surveiller l'entrée, Yelda. Ils sont là. Ils sont partout. Ils sont méchants. Ils veulent nous manger toutes crues, Yelda. Ils vont nous manger -

Sarah tousse dans le vêtement de sa sœur.

Elle s'agrippe à son bras.

Yelda regarde les arbres agiter doucement leurs branches sur leur tête. Elle caresse toujours sa sœur, en répétant son prénom.

X

Sous les abricotiers.

Golsum prend Asina dans ses bras.

Asina suce distraitement son pouce, ou un bout de son foulard.

Golsum.

Il y aura cinquante femmes dans ce jardin. Cinquante femmes après-demain. C'est beaucoup, cinquante femmes avec du courage. Parce qu'il en faut pour venir jusqu'ici, en lousdé, au risque de sa vie, parce qu'on risque sa vie, Asina, on la risque en faisant ce qu'on fait là, on risque d'avoir la tête coupée ou le ventre perforé, la gorge ouverte, les mains tranchées, des tas de trucs sympas qu'ils sont tout à fait disposés à imaginer pour nous.

Asina.

Ils sentent si mauvais. Et je ne comprends pas quand ils parlent. Est-ce que tu les entends parler ? Moi, je ne les comprends pas.

Golsum.

Ils parlent pachtoun.

Asina.

Les Américains ?

Golsum.

Tu parlais des Américains ?

Asina.

Evidemment.

Golsum.

Moi, je te parlais des taliban.

Asina.

Ah. Oui. Bien sûr. Eux aussi.

Golsum.

Maintenant, ne pleure plus.

Golsum sort son téléphone portable de sa poche.

Asina.

Je me demande à quoi il ressemble, le frère de Morsal.

Elle s'adresse à Asina tout en tapant un message texte.

Golsum.

Il ressemble à ton futur mari. A l'homme qui te fera l'amour le premier. Sans te parler. Ils n'osent pas parler. Ils se déshabillent, ils t'allongent sur le lit et ils te font l'amour, silencieusement pendant trois ou quatre minutes. Ils sont affreux, tu sais. Mais ne t'inquiète pas : de ça, sortent les enfants. Et c'est à se demander comment font les hommes et les femmes pour réussir de si jolies choses avec si peu de moyens.

Silence.

Asina.

Et toi, ton mari, est-ce que tu l'as choisi ?

Golsum.

Bien sûr que non.

Asina.

Et vous vous entendez bien ?

Golsum.

On rigole beaucoup.

Asina.

Tant mieux.

Golsum.

Mais je peux pas le blairer.

Silence.

Avant de mourir, je le jure sur la tête de mon fils : je le fais cocu.

Elles éclatent de rire.

XI

Sous les abricotiers.

Nargas et Pehiz marchent, sur leurs gardes.

Nargas.

C'était un fantôme.

Pehiz.

Je sais que c'était un fantôme, je les reconnais les fantômes, et celui-là je l'ai vu la première, j'ai l'œil d'une chouette.

Nargas.

Les chouettes, ça ne voit bien que la nuit.

Pehiz.

Tu discutes trop, toujours, tu discutes. Bon, les enfants, ça va ?

Nargas.

Ça va bien et les tiens ?

Pehiz.

Ça va.

Nargas.

Je me suis levée de très mauvaise humeur, et comme toujours, dans la journée ça s'arrange. Pourquoi ?

Pehiz.

Demain, dernière répétition.

Nargas.

On est prêtes, c'est sûr.

Pehiz.

On est bonnes, on est toutes très bonnes.

Nargas.

Oui oui.

Pehiz.

Tant mieux.

Nargas.

Tant mieux oui. On va être applaudies.

Pehiz.

Moi, je vais pleurer un bon coup, par surprise, une improvisation de larmes, tu vas voir le tabac.

Nargas.

C'était mon idée !

Pehiz.

Je l'ai trouvée bonne.

Nargas.

M'en fous, je vais pleurer moi aussi. En faisant Bush. C'est pas interdit de pleurer en faisant Bush. Il doit pleurer lui aussi de temps à autre. Maintenant, je le tiens bien, le Président Bush. Au début, je le cherchais. A la fin, je l'ai trouvé.

Pehiz.

Shamira est bien en Massoud, mais Massoud était plus jeune. Et il avait un mainate, Ahmad Shah Massoud. Un très beau mainate, dans une cage, et il l'emportait partout. Yelda dit que c'est compliqué comme accessoire, un mainate.

Pehiz.

Il avait un revolver espagnol aussi. Tu imagines Shamira avec un mainate et un revolver espagnol.

Nargas.

J'ai pas trop envie d'être Bush, moi, tu sais je demande rien.

Pehiz.

C'est sûr.

Nargas.

Et les enfants, ça va ?

Pehiz.

Ça va bien, la santé.

Nargas.

Les miens, je ne les vois pas grandir. Hatif est pénible, il ne marche pas, il saute. Laïli est trop coquette.

Pehiz.

Si ce fantôme se repointe, on déménage.

Nargas.

Je ne sais pas toi, mais moi je vois de plus en plus de barbus. Ils reviennent. C'est sûr. Il faut quelqu'un à l'entrée, toujours laisser quelqu'un à l'entrée.

XII

Sous les abricotiers.

Yelda a sorti les deux Bouddhas de chiffon et les a adossés à un arbre.

Les femmes les regardent.

Asina.

Qu'est-ce que c'est ?

Sarah.

Des Bouddhas.

Elle tousse.

Yelda.

Les Bouddhas de Bâmiyân. Sarah -

Sarah.

Ça va.

Pehiz.

Ça, c'est les Bouddhas de Bâmiyân ?

Asina.

C'est où déjà, Bâmiyân ?

Shamira.

Qu'est-ce que c'est, ces poupées ?

Nargas.

Les Bouddhas de Bâmiyân.

Shamira.

Ça ?

Sarah.

C'est Yelda qui les a cousus.

Golsum.

C'est très ressemblant. Les yeux, surtout. C'est tout à fait les yeux des Bouddhas de Bâmiyân. Vous êtes débiles. Mais qu'est-ce que je fous là, au nom d'Allah !

Elle s'allume une cigarette.

Quand je suis près de vous, j'ai envie d'en fumer deux à la fois.

Nargas.

Sarah, la scène des Bouddhas, je voulais t'en parler. Je ne suis pas pour.

Pehiz.

Moi non plus.

Yelda.

C'est une très bonne scène. Une scène très parlante.

Sarah.

Yelda, c'est une scène muette.

Yelda.

Justement, c'est pour ça qu'elle parle.

Asina.

Parce qu'on ne dit rien.

Sarah.

Vous trouvez que le texte, quand il parle, il ne dit rien ?

Yelda.

C'est pas ce qu'on a dit.

Asina.

Au contraire.

Golsum.

Paranoïaques de mère en filles.

Yelda.

Golsum !

Asina.

Je ne sais plus ce qu'on a dit.

Golsum.

La vérité.

Shamira.

Je m'ennuie.

Yelda.

Shamira !

Shamira.

Quoi ? Si je m'ennuie, je le dis. J'ai le droit de le dire. Je traverse toute la ville pour venir répéter, à pied je la traverse, et je suis plus vieille que vous toutes, plus vieille, et on reste plantées là, toutes, à regarder ces poupées.

Sarah.

C'est pas des poupées, Shamira, c'est des Bouddhas.

Golsum.

Les Bouddhas de Bâmiyân.

Asina.

C'est où, Bâmiyân ?

Shamira.

Les Bouddhas de Bâmiyân ? Mais ils sont morts, les Bouddhas de Bâmiyân. Les taliban les ont fait sauter.

Asina.

Ah bon ?

Shamira.

On ne va pas les faire sauter une autre fois !

Sarah.

Si, justement. Vous l'avez lue, cette pièce, oui ou non ?

Elle tousse.

Shamira.

Bien sûr qu'on l'a lue, et c'est déjà exceptionnel qu'on en soit toutes capables ! Mais tu écris avec de toutes petites lettres un peu penchées, alors des fois on saute des passages, parce que c'est fatigant.

A partir de cet instant, les Bouddhas de chiffon resteront sur scène, jusqu'au bout.

XIII

Sous les abricotiers.

Shamira est debout devant les autres.

Shamira disant *L'homme qui a épousé une statisticienne.*

Bonjour.

Asina.

Bonjour.

Yelda.

Non, Asina, tu ne réponds pas, Shamira dit bonjour parce que c'est écrit. C'est dans le texte.

Asina.

Pardon.

Sarah.

Mais si quelqu'un dans le public répond bonjour à Shamira, qu'est-ce qui se passe ?

Silence.

Yelda.

Shamira, tu lui réponds ! Un signe de tête, ça ira. On ne passe pas la nuit là-dessus. On a mieux à faire que de se dire bonjour pendant dix minutes. Reprends, Shamira. J'aime beaucoup ta façon de nous regarder. C'est très vrai.

Shamira.

Je suis une actrice, une actrice régulière. Allez me chercher la gourde.

Asina s'empresse.

Bon. Je ne m'arrête plus. Vous allez voir comme je l'ai appris, ce texte. Par cœur ! Parce qu'il était bien écrit, Sarah. Très lisible. C'est bien quand c'est lisible, c'est mieux. Bon. Alors. La gourde. Merci, Asina.

Elle boit. Longtemps. Vide la gourde.

Donc, bonjour -

Asina.

Bonjour.

Golsum éclate de rire.

Yelda.

Asina, qu'est-ce que j'ai dit ?

Asina.

Pardon, pardon c'est plus fort que moi, je suis polie j'y peux rien.

Golsum.

On n'a qu'à le garder, ça va pas nous tuer un petit effet comique.

Sarah.

Si !

Shamira.

Je suis l'homme qui a épousé une statisticienne. Voilà qui je suis. Un homme marié à une statisticienne. Je suis français.

Nargas.

On peut dire ça ? On ne va pas se mettre tous les Français à dos ?

Golsum.

Quels Français ?

Yelda.

Nargas, demain, il n'y aura aucun Français dans l'assemblée. Il y aura cinquante femmes. Des Afghanes. Entre nous, on dit ce qu'on veut.

Sarah tousse.

Shamira.

J'ai 47 ans, je pèse 71 kilos pour 1m78. Bien. Après cette brève introduction, permettez-moi de vous livrer quelques chiffres. Je vous préviens, ça ne va pas être très agréable à attendre. Commençons par l'indice de développement humain : 173^e rang sur 174 pays étudiés. Je précise que ce n'est pas mon métier. Je ne suis pas statisticien. J'ai épousé une statisticienne.

Je ne suis pas un professionnel de la chose. Personnellement, je suis accordeur d'instruments à cordes frappées. Rien à voir, oui. C'est juste que ma femme est malade. Elle est partie faire cette étude et elle est tombée malade en mangeant un kebab, alors elle est couchée. Bref. Après cette précision, permettez-moi de vous livrer quelques chiffres, mais ça je l'ai déjà dit. L'Afghanistan, donc. Ah oui. Je ne sais plus si j'ai annoncé le sujet en corrélation avec les chiffres que je viens vous livrer au nom de ma femme et par amour. Espérance de vie : 43 ans. Taux de natalité : 47,3%. Taux de fécondité : 6,8 enfants par femme. Taux de mortalité infantile le plus élevé de la planète : 172% en ce qui concerne les enfants de moins de 5 ans. Taux de croissance démographique : 4,95%. Taux d'alphabétisation des Afghans : 30% à peine.

Golsum.

Sarah, ton texte, il donne envie de se pendre et de noyer ses gosses. Je te jure, je rentre à la maison, je prépare ma corde et le bain pour les petits.

Shamira.

Je vous avais prévenus, c'est pas, enfin bref, je ne vais pas me laisser aller à un commentaire subjectif, mais c'est quand même pas - Je vais aller jusqu'au bout, puisque ma femme est malade. Ce n'est pas facile pour moi, d'être là et de devoir vous livrer ces chiffres. 6 millions d'Afghans sont menacés de famine. 1 enfant sur 9 mourra avant son premier anniversaire. 1 sur 6 n'aura jamais cinq ans. 60% des foyers afghans n'ont pas accès à l'eau potable. Dans un tiers des foyers, on n'a pas de toilettes.

Pehiz.

Pourquoi on dit ça ? Des trucs pareils ? Pourquoi ? Qui ça regarde ?

Yelda.

Pehiz. Laisse-la finir. On en parlera. Shamira. Parle plus fort, s'il te plaît. Souris. Je veux que tu aies le sourire quand tu donnes tous ces chiffres. Tu n'as plus de dents, raison de plus pour que tu souries.

Shamira s'exécute.

Shamira.

Ma femme est très courageuse. Elle est partie là-bas et elle est tombée malade. Elle a mangé un kebab. Ou alors, c'est l'eau, je ne sais pas. Là, c'est vraiment pas la forme. Mais je continue. En 2002, produit intérieur brut : 3 milliards d'euros, ce qui, avec une population estimée à 22 millions d'habitants, ne laisse que 136 euros par habitants. En 2004, il était de 190 euros. Je précise que je ne suis pas payé pour vous livrer ces quelques chiffres. Je fais ça bénévolement, au nom de ma femme et par amour. Le secteur agricole emploie 80% de la population, alors que dans l'ensemble du pays, seulement 20% des terres sont exploitables.

Golsum.

20% ? Et le tourisme, parle du tourisme, Shamira. La beauté de nos montagnes. Le charme de nos steppes. Nos villages typiques. Nos cascades. Nos rivières. Notre hospitalité. Fais un peu de pub pour ce pays, sinon -

Shamira.

En 2003, l'administration afghane enregistrait un déficit budgétaire de 294 millions d'euros, comblé à hauteur de 177 milliards d'euros. Part de la reconstruction du pays à la charge de la communauté internationale : 21,6 milliards d'euros sur sept ans. Malgré un élan généreux au lendemain de la chute des taliban, lors de la conférence internationale de Tokyo de janvier 2002, seulement 1,4 milliard d'euros ont été promis, dont la moitié a été versée, à ce jour. Voilà. Merci de m'avoir écouté livrer ces quelques chiffres. Et merci pour tous les messages de soutien que nous aurons plaisir à recevoir à la maison. Mais elle se soigne, hein, c'est bien parti.

Nargas.

Ouais.

Pehiz.

Ouais ouais.

Yelda.

Quoi ?

Sarah.

Quelqu'un d'autre sent la poussière dans sa bouche ?

Nargas.

Rien.

Pehiz.

On verra bien.

Nargas.

S'il y a un podium, on y verra peut-être quelque chose. Il faut nous surélever. Sinon, on fait ça pour le premier rang et c'est tout, les gens se plaindront.

Pehiz.

Ils sont vrais, ces chiffres ? Est-ce qu'au moins, ils sont vrais ?

Golsum.

Sarah, ça va ? Tu es pâle, je n'aime pas quand tu es pâle.

Yelda.

C'était très bien, Shamira.

Shamira.

Demain, je serai mieux, cent fois mieux. Avec le public, c'est autre chose. Les actrices, les vraies actrices, avec le public, elles se transcendent. Demain, je serai une actrice transcendante.

Pehiz.

Moi, je préfère ne rien savoir.

Elle se met à saigner du nez.

Et merde, ça resaigne.

XIV

Sous les abricotiers.

Les femmes, éparses devant Yelda, assise dans l'herbe.

Nargas.

J'aimerais être une star de Bollywood.

Pehiz.

J'aimerais être un personnage en bonne santé. C'est bien, les gens en bonne santé. On a envie de les regarder. C'est pas que je sois malade, hein, je ne me plains pas. Mais j'aimerais vraiment jouer ça, une personne qui va bien. En bonne, bonne santé. Je passerais mon temps à aller dire aux malades et aux morts : vous voyez, vous n'avez aucun souci à vous faire, si je vais bien vous pouvez aussi.

Sarah.

Moi, j'aimerais être ce que je suis. Ni plus ni moins. J'aimerais écrire quelque chose qui change la vie de quelqu'un, qui la change vraiment, comme un morceau de pain peut changer ton estomac vide.

Asina.

J'aimerais apprendre tout ce qu'il est possible d'apprendre. J'aimerais être compétente, qu'on dise de moi : c'est quelqu'un de compétent. J'aimerais voler de mes propres ailes ou être pilote de ligne. Faire le tour du monde.

Shamira.

J'aimerais un verre de thé noir.

Sarah tousse.

Golsum.

J'aimerais qu'on me foute la paix avec cet exercice débile de sensibilisation à je ne sais quoi. J'ai deux gosses à la maison qui chialent par plaisir et un mari qui a toujours faim, alors ce que j'aimerais c'est avoir quatre bras et deux têtes, minimum. Possible ? Je veux une réponse tout de suite !

Yelda.

Golsum !

Golsum.

Et tant qu'à faire, j'aimerais un nouveau téléphone cellulaire !

Yelda.

Pourquoi faut-il que tu sabotes toujours tout ?

Golsum.

Parce qu'on est censées jouer demain devant cinquante personnes dont je connais les trois-quarts, des langues de vipères, des sarbacanes pleines de venin, des envieuses, des paumées, des paresseuses, et qu'est-ce qu'on fait ? Même pas une répétition générale. C'est pas professionnel.

Yelda.

Evidemment que c'est pas professionnel !

Sarah.

Tu as une tête de professionnelle, toi ? Et moi, j'ai une tête de professionnelle ? Et elles ?

Sarah s'évanouit.

Yelda.

Sarah !

Toutes se précipitent.

Golsum.

C'est ma petite sœur ! Laissez-la moi ! Laissez-la ! Je l'ai vue grandir ! Je l'ai grandie moi-même. Je sais ce qu'il faut faire ! C'est ma sœur ! Sarah ! Sarah !

XV

Yelda.

Je dors comme un sonneur.

Tu aimerais un jour

Pouvoir dire :

Je dors comme un sonneur.

Mais tu sonnes

Comme un dormeur

Qui porte en lui

Toutes les cloches du monde.

Car les rêves ont leur timbre

Sur enveloppe étoilée.

Chaque nuit

Tu t'écris à toi-même

En passant par là-haut :

Le ciel, le ciel - longue somme de calculs et de probabilités.

Faire-part inconsolable :
Tu vas mourir, ma sœur.

XVI

*Sous les abricotiers.
Le jour de la représentation.
Les femmes, sauf Sarah.*

Pehiz.

Comment va Sarah ? Comment va-t-elle ?

Yelda.

Le docteur a dit qu'elle était enceinte.

Pehiz.

Enceinte ?

Shamira.

J'en étais sûre, j'avais senti !

Nargas.

Mais –

Golsum.

Ne dites rien. Plus un mot.

Yelda.

Il ne faut rien dire. Plus rien dire.

Asina.

Ne rien dire ?

Yelda.

Elle est enceinte.

Shamira.

Je vous jure que j'avais senti –

Asina.

Et alors ?

Golsum.

Alors elle n'en savait rien.

Yelda.

Elle n'a rien dit.

Pehiz.

Elle –

Yelda.

Il faut se taire.

Asina.

Mais pourquoi ?

Golsum.

Parce qu'il n'y a rien à dire, qu'est-ce que tu veux dire.

Shamira.

Il faut baisser la tête, c'est tout. Il faut craindre. Il faut regretter.

Pehiz.

Elle a choisi ou elle n'a pas choisi ?

Silence.

Yelda.

Elle n'a pas choisi.

Asina.

Qu'est-ce qu'elle n'a pas choisi ?

Shamira.

Pauvre enfant.

Golsum.

Elle n'a pas choisi.

Asina.

On peut tomber enceinte sans choisir ?

Yelda.

Asina –

Asina.

Si c'est possible, ça, alors il faut en parler ! Il faut le dire à tout le monde, que tout le monde sache que c'est possible. Et il faut faire attention. Il faut prévenir les femmes qu'elles peuvent tomber enceintes n'importe quand, n'importe comment. C'est dans l'air avec les pollens. ! C'est dans l'air ! Fermez la bouche. Nous allons faire des tas d'enfants pas voulus.

Golsum.

Elle a été prise de force, Asina. Elle a été -

Pehiz.

On sait qui c'est ?

Asina.

De force ?

Golsum.

Quelqu'un du quartier. Ça s'est passé dans le quartier.

Nargas.

Un Afghan ?

Yelda.

On ne sait pas.

Golsum.

Un Afghan. Un Anglais. Un Américain. Qu'est-ce que ça change au déshonneur ?

Shamira.

Ça !

Pehiz.

Il faut annuler la représentation.

Nargas.

Je veux rentrer voir mes gosses.

Yelda.

Quoi ?

Golsum.

J'ai promis à Sarah qu'on jouerait, quoiqu'il advienne. J'ai promis à ma petite sœur. Elle veut qu'on joue, on jouera. C'est sa pièce. Je l'ai lue !

Yelda.

Même à peines lisibles et même s'ils penchent, ce sont ses mots à elle. Elle dit que c'est ce qui compte vraiment. Que ce qui compte, c'est l'insurrection. On a le temps. Le temps est à nous. Elle dit qu'il faut le prendre, sans tarder.

Asina.

Est-ce qu'elle viendra tout à l'heure ?

Golsum.

Puisqu'elle est déjà là !

Silence.

Pehiz.

D'accord.

Nargas.

Je sens qu'on va être très bonnes. Très. On va être exceptionnelles !

Shamira.

Moi, j'ai envie de châtaignes.

Silence.

Yelda.

Si c'est un homme du quartier, vous savez, il est déjà mort. Si c'est un étranger, il ne tardera pas.

Golsum.

En place ! Toutes ! On a du travail. Il faut monter l'estrade !

Nargas.

Une estrade !

Golsum.

Encore heureux !

Yelda.

Golsum, file-moi une clope.

Golsum.

Rêve ! Mais je m'en fume une de ta part, promis.

XVII

Sous les abricotiers.

Les femmes montent leur petit théâtre avec trois fois rien.

Les Bouddhas de chiffon sont adossés au tronc d'un abricotier, contre laquelle est montée une estrade de planches pourries.

On a installé des couvertures et des tissus dans l'herbe, pour l'assemblée.

Asina.

Combien de temps avant de commencer ?

Yelda.

Quinze minutes.

Asina.

Quinze !?

Yelda.

On avait dit seize heures.

Pehiz.

Elles devraient commencer à arriver.

Nargas.

Elles devraient.

Shamira.

Pour l'instant, personne.

Yelda.

Tu as déjà vu quelqu'un arriver à l'heure dans ce pays ?

Golsum.

Les Bouddhas, Yelda, on les laisse là ?

Yelda.

Oui.

Nargas.

Et les maquillages ?

Pehiz.

Je m'occupe du tien, si tu veux.

Nargas.

Je préfère Asina.

Pehiz.

Moi aussi, je préfère Asina.

Asina.

Je m'occuperai de vous toutes.

Golsum.

Moi, pas de maquillage.

Yelda.

Ce qui compte, c'est ce qu'on a à dire. La façon de le dire. L'écriture et la mise en scène.

Nargas.

Quand même, un bon costume, une bonne gueule, ça fait la différence.

Asina.

Shamira, tiens. Ta gourde.

Shamira.

Je n'ai rien demandé, moi ! Tu veux que je pisse pendant tout le spectacle ?

Yelda.

Concentrez-vous.

Apparaît Le Fantôme de Nahid.

Pehiz.

Là-bas, vous avez vu ?

Nargas.

Quoi ?

Pehiz.

Quelqu'un !

Asina.

Elles commencent à arriver. Moi j'en ai parlé à trois voisines ! C'est Roya, à tous les coups !
Roya ! Roya !

Pehiz.

Ce n'est pas quelqu'un, c'est quelque chose !

Asina.

Quoi ?

Yelda.

Qu'est-ce que tu racontes ?

Pehiz.

Ce n'est pas une femme, ça !

Shamira.

C'est un homme ? Il y a un homme !

Asina.

Un homme !?

Shamira.

On va nous couper la langue !

Yelda.

C'est une femme.

Asina.

Elle porte le foulard.

Nargas.

Peut-être un homme déguisé.

Pehiz.

Non.

Yelda.

Elle vient vers nous.

Pehiz.

Je vous avais dit qu'on les dérangeait.

Golsum.

Qui ?

Pehiz.

Eux.

Yelda.

Elle.

Pehiz.

On l'a sûrement dérangée. Elle doit hanter ce jardin depuis des siècles. Pour ça que personne n'y vient.

Yelda.

Toi et tes djinns !

Shamira.

Il y a des tas d'histoires sur ce jardin. Moi, je ne crois qu'à la nôtre ! Je suis une actrice ! Je suis là pour jouer, alors les fantômes, rentrez chez vous ou asseyez-vous dans l'herbe !

Asina.

Elle vient.

Silence.

Yelda.

Elle s'assoit.

Nargas.

Elle nous regarde.

Pehiz.

A travers son corps, on voit les murs derrière elle. Ce n'est pas une femme. C'est un reste.

Asina se cache dans les bras de Shamira.

Shamira.

Asina, j'ai les os fragiles.

Pehiz.

Cachons-nous ! Cachons-nous !

Sous les abricotiers.

Le fantôme de Nahid, sous un foulard qui la cache.

Le fantôme de Nahid.

Nous étions franches et sans armes, à Kaboul, un printemps.

Silence.

J'avais dix-sept ans. Et je ne me voyais pas, je regardais devant et je ne me voyais pas, dans le futur pas de place pour Nahid. Les Soviétiques occupaient les rues, les rouges afghans nous tenaient en joue. J'avais l'âge exact pour lever la voix. J'ai balancé ça à l'officier *parchami*, à ce gros con je lui ai balancé : tu es petit et lâche ! Tu n'es plus un homme ! Tu ne sais pas défendre ton honneur. Prends mon voile, mets-le sur ta tête, donne-moi ton arme. Nous, les femmes de Kaboul, saurons défendre ce pays mieux que toi ! C'est mon pays et les chenilles soviétiques poussent dedans ; ça bousille le printemps, ça bousille les vies et nous sommes foutus tous autant que nous sommes. J'ai dit ça à ce gros con d'officier communiste que je croyais en mon peuple, j'ai dit ça pour le bousculer un peu et parce que je voulais me battre ! J'ai dit ça pour qu'il entende la voix des femmes s'élever par-dessus la face écrasée des hommes sous les bottes. Il a levé son arme vers moi et il m'a tirée dedans.

Silence.

J'ai dix-sept ans et c'est fini pour moi. Je vous parle d'en bas, mes petits amis, du revers de ces champs qui offrent aux hommes un peu d'égarément ou de l'argent par millions, je suce le pavot par la racine, et des centaines de milliers d'hommes avec moi. Je suce le pavot par la racine. Il y a des bouches ouvertes partout sous le pas des promeneurs ou des trafiquants. Vos drogues ont déjà été goûtées. Parce qu'il faut bien qu'on oublie nous aussi l'habitude de la guerre, la petite routine du meurtre et comment ça fait mal de tomber et tomber et tomber encore, presque pour rien, sinon pour ce goût-là de la chute et l'appel du printemps ou du feu, ah oui, ce que c'est romantique, mes petits amis. En attendant, j'avais de beaux yeux à leur place dans mes orbites et au lycée, j'avais des dizaines d'amour qui auraient pu pousser, si ça en avait valu la peine. Mais là. Là, je n'ai plus qu'un prénom à offrir, tout près du mot martyr : Nahid. Du printemps 1980, à Kaboul. C'est ma ville. J'aime voyager, maintenant. J'aime ce jardin. Des femmes y passent de temps en temps. A intervalles réguliers, elles viennent, s'organisent, reviennent, surveillent l'entrée, fomentent, éclatent de rire, pleurent, s'embrassent. C'est un endroit qui échappe aux hommes. Les animaux ne s'y accouplent pas. Seuls les oiseaux femelles le survolent. J'y veille. Et sur chaque fleur, j'ai mon mot à dire. Et sur la mort, j'ai toujours un peu d'avance.

XIX

Sous les abricotiers.

Yelda.

Nous sommes restées assises sur la scène de planches pourries, nous toutes sauf ma sœur, face à ce fantôme, qui s'était assis lui aussi. Nous étions six femmes et demi, dans un jardin à Herat, six femmes et demi sous les abricotiers. Plus d'une heure nous avons attendu, que les femmes viennent écouter notre histoire. Une heure et presque deux. Nous sommes restées silencieuses, les unes près des autres. Golsum fumait clope sur clope. Pehiz saignait du nez. Nargas vérifiait que son maquillage ne coule pas. Asina tendait la gourde à Shamira. Toutes en costume. Très belles. Muettes et si pauvres. Je les regardais du coin de l'œil. Personne n'est venu. Personne. Pas une seule femme. Pas une seule. Personne. Personne n'est venu. Quand saurons-nous tenir nos promesses ?

Silence.

Golsum.

Fait chier.

Asina.

Elle ne bouge pas. Elle est face à nous et elle ne bouge pas. Elle est belle, je la trouve très belle. C'est beau, la liberté qu'on lit sur elle.

Pehiz.

Elle nous apprivoise. Elle s'habitue. Elle est fière.

Nargas.

On s'y fait très vite, aux fantômes, finalement. Ça n'a rien d'extraordinaire. Ça s'assoit dans l'herbe. Ça cligne des yeux. Ça ravale sa salive.

Shamira.

Personne n'est venu. Comment est-ce possible que personne ne vienne ? Qu'on reste seules, ici, avec tous ces mots enfermés en soi ?

Golsum.

Je vais tromper mon mari, pour la peine.

Asina.

Quoi ?

Yelda.

Golsum !

Nargas.

Quel rapport ?

Golsum.

Aucun rapport. Je vous informe, c'est tout.

Pehiz.

Au moins une bonne nouvelle !

Elles éclatent de rire.

Golsum.

Je vais le tromper. Promis. Moi, je tiendrai.

Pehiz.

Il faut les faire cocus de temps en temps.

Nargas.

Tu trompes ton mari, toi ?

Pehiz.

Ça m'arrive. Pas toi ?

Nargas.

Tu perds la tête.

Silence entendu.

Elles éclatent de rire, à nouveau.

Shamira.

Bien bien.

Asina.

Vous êtes un peu folles. On est toutes un peu folles.

Pehiz.

Tes enfants, comment ça va, Nargas ?

Nargas.

Ils font des bêtises.

Pehiz.

S'ils font des bêtises, c'est qu'ils vont bien.

Asina.

Je n'ai pas hâte.

Shamira.

Ah les enfants. Quatre, j'en ai fait. Quand j'étais enceinte, je buvais comme un chameau.

Dans un sursaut, Yelda se jette sur les Bouddhas de chiffon. Elle les dépèce, avec rage. Leur arrache les yeux, les bras, les jambes. Elle les vide, comme du gibier.

Yelda.

Tiens ! Et tiens ! Tiens ! Tiens !

Les autres baissent les yeux, se taisent.

Le Fantôme de Nahid est immobile et silencieux.

Voilà. Voilà pour nous.

Pehiz.

On reviendra un autre jour, Yelda. On jouera la pièce un autre jour. Il y aura bien un autre jour.

*Golsum sort son téléphone portable de sa poche.
Elle décroche.*

Golsum.

Allo. Allo ?

Yelda.

Golsum !

Golsum.

Maman, Maman tu parles trop fort, je ne comprends pas ! Maman ne parle pas si fort, je comprendrais peut-être quelque chose à ce que tu me racontes ! Maman ! Maman ! Quoi ? Non, Maman, non. Ne me dis pas ça ! Je t'interdis de me dire ça ! Tu ne peux pas me dire ça ! Je vais te mettre une balle dans la tête, Maman ! Tu entends ! Si tu ne retires pas tout de suite ce que tu viens de dire ! Retire !

Yelda.

Golsum !

Golsum.

On n'apprend pas la mort des gens au téléphone ! On n'apprend pas la mort au téléphone ! On n'a pas le droit !

Yelda.

Sarah -

Golsum.

Retire ça tout de suite, Maman ! Tu es vieille et tu pues !

Yelda.

Golsum !

Golsum.

Retire ça, Maman ! Reprends le prénom de ta fille ! Remets-le dans ta bouche et mords dedans, jusqu'à ce qu'on ne le reconnaisse plus, jusqu'à ce qu'on l'oublie ! Maman. Oh Maman. Pardon, Maman, ma petite Maman, pardon. Je t'aime, je t'aime tant ! J'embrasserai tes pieds tout à l'heure, je t'embrasserai. Mais tu ne devais pas me dire ça comme ça, tu ne devais pas. Qu'est-ce qui s'est passé, Maman ? Tais-toi ! Tais-toi !

Silence.

Yelda, oh Yelda. Elle est morte, Yelda. Une aiguille, elle a planté une aiguille dans son -

Yelda se précipite sur Golsum.

Elle lui met une main sur la bouche pour l'empêcher de parler.
Noir.